THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1229

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



de
quatorze de Juillet
1790.
Fait Objet entre acteurs
par Fabre d'Eglantine
1790.

REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

LE QUATORZE DE JUILLET 1789.

FAIT HISTORIQUE EN UN ACTE ET EN VERS.

Représenté à Paris au Théâtre des Associés, en Juillet 1790.

PAR M. FABRE D'OLIVET.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

» Heureux qui, de ce temps fécond en changemens,
» Peut peser à loisir les grands événemens ;
» Il ne vivroit qu'un jour, que ce jour sans nuage
» vaudrait un siècle entier perdu dans l'esclavage.

14 Juillet, Scène quatrième.

A PARIS.

Chez LAURENS *junior*, Imprimeur-Libraire rue Saint-Jacques, N°. 37, vis-à-vis celle des Mathurins.
Et chez les Marchands de nouveautés.

A LA NATION.

O vous qui la représentez ! daignez accepter ce premier gage de l'amour d'un de ses enfans.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Mes Concitoyens,

Cet ouvrage de mon ami, destiné à retracer des événemens chers à tous les Français, présenté au théâtre de la nation, il y a six mois, en fut accueilli, sans en être accepté. Les raisons du refus me parurent plus que frivoles : l'ouvrage, dit-on, présente des faits trop récents pour être d'aucun intérêt à la scène..... je le livre à votre opinion. Si ce n'est point sur un théâtre vain de son titre, c'est sur un théâtre patriote, & ce titre les vaut tous. Mon ami ne me saura pas mauvais gré de la démarche que je fais sans son aveu, si le patriotisme, qui lui dicta ce poëme, le rend agréable à ses concitoyens.

PERSONNAGES. ACTEURS.

M. SAINT-PREUX, vieux militaire infirme.	M. Julien.
Mme. SAINT-PREUX, son épouse.	Mme. Bruyet.
SAINT-PREUX, LE JEUNE, SAINT-PREUX, leurs fils.	M. Pizare. / M. Meruy.
JUSTINE, FANNY, leurs filles.	Mlle. Chassinet. / Mlle. Pompée.
UN GRENADIER aux gardes françaises.	M. Pompée.

La scène se passe à Paris, dans une maison voisine de la bastille, le 14 juillet 1789, de six à neuf heures du soir.

LE QUATORZE

JUILLET 1789.

FAIT HISTORIQUE EN UN ACTE

ET EN VERS.

Le théâtre représente l'appartement de M. de St. Preux; deux grandes croisées à gauche donnent sur la rue. M. de St. Preux est sur le devant de la scène dans un fauteuil à bras.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-PREUX, JUSTINE.

M. DE SAINT-PREUX.

MAIS..... le fracas s'éloigne.....

JUSTINE.

Il paroît se calmer.

M. DE ST. PREUX.

Qu'en penses-tu?

JUSTINE.

Maman pourra nous informer
des causes de ce bruit, qui ne sont rien peut-être.

M. de St. PREUX.

Je ne sais.....

JUSTINE

Faut-il voir?

M. de St. PREUX.

Ouvre cette fenêtre?
Regarde dans la rue, & vois si tous ces bruits,
De nos amis vaincus ne seraient pas les cris:
J'éprouve dans mon âme une crainte trop forte....

JUSTINE, *à la fenêtre.*

Je vois des gens armés; des drapeaux que l'on porte,
Une foule courir... Dieu! pour quelle raison
Entends-je avec fureur parler de trahison,
De vengeance!.... quelqu'un, enflâmé de colère,
Crie au meurtre... on se bat... hélas! que fait mon frère?
Mon père..... il va mourir!

M. de St. PREUX.

Et si c'est son devoir,
Ma fille..... à ses côtés, que ne puis-je me voir!
Que ne puis-je!..... j'irais.....

JUSTINE, *poussant un cri*,

Ah !

M. DE ST. PREUX.

Non, sois plus tranquille.
Je reste auprès de vous. Mon effort inutile
Gêneroit nos amis, & serait superflus.
S'ils pénétrent ici, je vous servirai plus.
Avant d'aller à vous, leur épée assassine
Perdra toute sa force, en perçant ma poitrine.

JUSTINE.

Mon père.... pouvez-vous percer ainsi mon cœur!
Est-ce à vous le premier à braver leur fureur?
Croyez-vous, que sans vous votre fille pût vivre,
Si jusques dans mes bras ils osaient vous poursuivre,
Il faudrait que leur fer, se frayant un chemin,
Pour trouver votre cœur, perçât d'abord mon sein.

M. DE ST. PREUX.

Ne crois pas qu'à ce point le ciel nous abandonne,
La liberté, ma fille, est un bien qu'il nous donne.
De tout homme en naissant, c'est le droit le plus saint,
On veut nous le ravir.....

JUSTINE.

C'est maman qui revient.

SCÈNE II.

M. DE ST. PREUX, Mme. DE ST. PREUX.

JUSTINE, FANNY.

M. DE ST. PREUX.

EH bien ! quel est ce bruit qui causait nos alarmes?

Mme. DE ST. PREUX.

Une foule en fureur s'ameute, & crie aux armes;
Le désespoir l'anime & l'entraîne au danger.
L'un d'eux, que la frayeur m'a fait interroger,
M'a dit, en frémissant, que cette forteresse,
Où les avait conduits une fausse promesse,
Retentissait des cris des bourgeois égorgés.
Ils meurent, m'a-t-il dit; mais ils seront vengés.
Tous marchaient sur ses pas. La troupe furieuse,
De moment en moment, se montrait plus nombreuse.
Chacun d'eux, au hazard, avait chargé son bras
D'un bâton, d'un mousquet, ou d'un vieux coutelas.
Plusieurs étaient armés de piques menaçantes,
Dont les pointes de fer, terribles & brûlantes,
Mises grossièrement au bout d'un long bâton,
Sortaient, rouges encor, des mains du forgeron.
A travers ce torrent, que le désordre entraîne,
Tremblante, je jettais une vue incertaine,
Lorsque, jugez, hélas ! de mes tristes soucis,
Armés des mêmes fers, j'apperçois mes deux fils.

JUSTINE.

JUSTINE.

Mes frères !

FANNY.

Tous les deux. Ils étaient faits à peindre.
Tous deux, au même rang, s'avançaient sans rien craindre;
Tous deux, pleins de poussière, & tous les deux munis
de sabres délabrés par la rouille ternis,
D'un rang de pistolets pendus à leur ceinture,
Et jusques-là, tous deux, égaux dans leur armure,
N'avaient rien que d'égal; mais chacun sans mousquet,
Remplaçait de son mieux l'arme qui lui manquait:
L'un portait une hache, & pour se mettre en garde;
L'autre avait une vieille & lourde hallebarde.

JUSTINE.

Peux-tu rire, ma sœur, en de si grands chagrins !

M. DE ST. PREUX.

Et bien dois-je louer ou blâmer leurs desseins ?

Mme. DE ST. PREUX.

Ne désapprouvez pas les efforts d'une mère,
J'ai voulu réprimer une ardeur téméraire;
J'ai gémi sur moi-même, & pour toucher leurs cœurs,
Sur votre propre sort j'ai répandu des pleurs.....
Ne vous alarmez pas. Attendris, sans foiblesse,
« Ma mère, m'ont-ils dit, l'heure fuit, le tems presse;
« Un moment peut nous perdre ou nous rendre vain-
« queurs :

« C'est hâter notre mort que d'attendrir nos cœurs.
« Vous savez que pour vous nous donnerions la vie,
« Mais, nous, devons-nous plus à vous qu'à la patrie?
« Lorsqu'elle nous appelle en ses dangers pressans,
« Avant d'être vos fils, nous sommes ses enfans ».
A ces mots, s'arrachant du sein qui les fit naître,
La foule les entoure & les fait disparaître.
Voyant qu'un faux espoir abuse encore mon cœur,
Je viens dans votre sein déposer ma douleur.

M. DE ST. PREUX.

Maemme, ré prim ez un sentiment trop tendre;
Ici, moins que jamais, il doit se faire entendre.
Des pleurs que vous versez, réservez mieux l'emploi.
Je suis content! mon sang est digne encor de moi.
Je n'attendais pas moins de leur ardeur guerrière :
Le Français la transmet en donnant la lumière :
C'est d'elle que de moi mes fils ont hérité;
Si je n'étois vaillant, l'auraient-ils donc été?
Victime d'une infâme & lâche perfidie,
Une foule périt indignement trahie.
Ce sont des citoyens, ils vont les protéger,
J'approuve leur dessein, & dois l'encourager.
Oh! que ne suis-je encore au printemps de mon âge!
Lorsque ces bras nerveux secondaient mon courage,
Et qu'un mal douloureux, qui trahit mes efforts,
En laissant librement jouer tous les ressorts,
J'irais dans des remparts, ou des ordres perfides,
Font tomber nos amis, sous des coups fratricides,
J'irais, & vous verriez ce fort épouvanté
Arborer l'étendart de notre liberté!

(Ici l'on entend le fracas du canon & tout le bruit de la guerre).

Justine & Fanny sont à la fenêtre.

Mme. de St. PREUX, *avec effroy.*

N'appesantissez pas la main qui nous accable,
Grand dieu!

M. de St. PREUX.

Quel est ce bruit?

JUSTINE.

Il est épouvantable.
Le peuple court en foule & se mêle aux soldats.

M. de St. PREUX.

Entendez-vous ces cris? ces terribles éclats....?
On se bat, juste ciel!

M. de St. PREUX.

Il nous sera propice.
Je ne crains pas de voir triompher l'injustice:
Le crime se trahit & cede à la vertu.

Mme. de St. PREUX.

Ah! sous les coups du fort, le faible est abbattu.
Souvent, de ses projets, nous cachant le mystère,
Le ciel, de l'innocent aggrave la misere,
Tandis que du coupable il protège le sort.
Eh! le succès peut-il couronner leur effort?

Sans armes & sans chefs, téméraires peut-être
Pourront-ils éviter les embuches d'un traître,
Le feu de vingt canons tonnans de toute part,
Des soldats qui, couvert d'un énorme rempart
Des ministres cruels servent le despotisme...

M. DE ST. PREUX *vivement.*

Sans armes, dites-vous ?..... et le patriotisme !
Cette vertu, qui naît avec le citoyen,
Cet amour du pays... le comptez-vous pour rien ?..
Vous verrez ce qu'il peut, dans des cœurs qu'il enflâme
Il rend le foible fort, au lâche il donne une ame.
C'est lui dans tous les temps qui guida les Français.
Peut-être il s'affaiblit, mais ne s'éteint jamais.
Un moment le ranime, & ce moment terrible
Est cent fois plus à craindre, & cent fois plus horrible.
C'est envain que le crime, à l'abri de ses murs,
Vas chercher, contre lui, les réduits les plus surs;
Des mains d'un gouverneur, dont les ruses sont vaines,
Vous les verrez passer dans des mains citoyennes.
Ces soldats étrangers, son inutile appui,
Sans patrie & sans nom, vaincront-ils aujourd'hui?...
Eloignés des foyers, qu'ils auraient pu défendre
Au peuple qui les presse, ils n'ont plus qu'à se rendre,
Si sous les murs brisés de leur forts démolis,
Vaincus, ils n'aiment mieux se voir ensevelis.
Tel du patriotisme est l'invincible empire,
Je prévois sa victoire, & j'ose la prédire.
Il attaque ce fort, il le prend, il l'a pris.

Le bruit augmente.

Mme. DE ST. PREUX.

Se pourroit-il..?... mais ciel ! entendez-vous ces cris ?
Ce tumulte effrayant, dont le fracas redouble
Porte dans tous mes sens l'épouvante & le trouble.
Vers ces lieux désolés, d'où l'on voit ses remparts,
J'ose à peine porter mes timides regards :
Je crains dans mes terreurs d'être trop confirmée !

(*Elle va à pas lents à la fenêtre, & se place entre ses deux filles.*)

Dieux ! quels torrents épais de feux & de fumée
Du sein de ces fossés, s'élèvent vers les cieux !
Le sang coule sans doute..... arrêtez, furieux !
Le plomp qui de vos mains s'échappe avec furie
D'un frère, d'un ami, va terminer la vie.
Et vous, braves vieillards, nos anciens défenseurs,
Gardez-vous d'écouter des ordres destructeurs.
En pensant obéir à la main salutaire,
Qui de vos foibles ans protégea la misère,
Vous servez les fureurs d'un ministre cruel ;
Mais pour être séduit, on n'est pas criminel.
Vous verrez que vos mains, fatalement trompées,
Du sang de vos amis allaient être trempées ;
Qu'un roi, dont l'univers proclâme les bienfaits,
N'a pas dit aux sujets d'égorger les sujets ;
N'a pas armé le fils contre son propre père ;
Au frère n'a pas dit d'assassiner son frère :
Qu'il est bon, qu'il est juste, & que, sans le trahir,
A des ordres surpris on peut désobéir.
Ah ! n'entendez-vous pas la voix qui vous arrête ?
Qui parle à votre cœur au fort de la tempête ?

Qui, le bras suspendu, vous glace & vous retient,
Et vous crie arrêtez ! . . . . . c'est un concitoyen.
Hélas ! jusqu'où m'égare une douleur trop vaine !
Cette voix parle-t-elle à leur ame inhumaine ?
Acharnés l'un sur l'autre, & sourds à la pitié,
La haine est dans leur cœur le reste est oublié.
O ! des faibles mortels, triste & constant partage !
Un moment vous égare & vous porte au carnage !
Avec joie, aujourd'hui, vous perceriez le flanc
De ceux pour qui jadis vous versiez votre sang.

(*Elle tombe dans les bras de Justine & de Fanny.*)

FANNY.

Maman !

M. DE ST. PREUX.

Ma chère enfant.

FANNY.

Dissipez vos allarmes.
Vous pleurez ! ah souffrez que je baise vos larmes ;
Le ciel nous aime trop pour nous abandonner.

JUSTINE.

De ces frivoles bruits pourquoi vous étonner ?
De ces faibles malheurs notre bonheur doit naître,
Quelque chose à mon cœur a paru le promettre.
Mes frères . . . . . .

Mme. DE ST. PREUX.

Ce sont eux pour qui ce cœnr se fend.

FANNY.

Ah ! c'est aussi pour lui que le ciel les défend.

M. de St. PREUX.

Le fracas qui grondait vers cette forteresse paraît diminuer.

Mde. de St. PREUX.

Eu effet le bruit cesse.
L'airain ne tonne plus ; & si vers ces remparts
Avec justesse encor, je porte mes regards,
Si mon cœur n'est séduit d'une trompeuse joie,
Je crois d'un drapeau blanc voir ondoyer la soie.

M. de St. PREUX.

Voilà de nos tyrans les complots renversés ?
La France enfin triomphe, & ses fers sont brisés !
Que ce signal est cher à mon âme ravie !
Sans peine maintenant je vais quitter la vie :
Trop heureux de pouvoir, dans mes derniers moments,
Laisser la liberté pour bien à mes enfans.
Pourquoi des longs tourmens m'ôtent-ils l'avantage
De voir, ainsi que vous, flotter cet heureux gage ?
Comme ils doivent jouir nos nobles défenseurs !
Comme ils doivent pâlir nos lâches oppresseurs !
Ma femme, de mes ans, viens aider la faiblesse,
Je ne puis resister au desir qui me presse,
Pour la dernière fois, de porter mes regards
Sur les crénaux fameux de ces tristes remparts.
Sans détourner les yeux il faut que je les voie ;
C'est la première fois qu'on les vit avec joie !

(*Mme. de St. Preux & Justine viennent le prendre par le bras, & le conduisent à la fenêtre.*)

Mlle. de St. PREUX.

Venez, déja le peuple épris de nouveautés,
Se presse dans la rue & court de tous côtés.

M. de St. PREUX.

J'entends déjà, je crois, les cris de la victoire.

Mme. de St. PREUX.

Du sort de mes enfans, hélas! que dois-je croire?

M. de St. PREUX.

Ils sont morts ou vainqueurs, est-il un plus beau sort.!

FANNY, *voyant entrer.*

Mon frère!

SCÈNE III.

Les précédens, le jeune St. PREUX.

Mme. St. PREUX.

Se retourne vivement, voit son fils, abandonne le vieillard qu'elle tenait par le bras, & se jette dans ceux du jeune Saint-Preux.

C'est mon fils.....

Un nouveau sentiment la frappe, elle repousse son fils rudement & tombe sur un fauteuil.

Dieu! votre frère est mort!

Le

Le jeune St. PREUX.

O mon père !

M. de St. PREUX.

Mon fils, va, rappelle à la vie
Ta mère qui se meurt; laisse, pour la patrie
Ton frère est mort ? eh bien, il est digne de moi,
Je suis content . . . . .

Le jeune St. PREUX.

Mon père !

M. de St. PREUX.

Il va revivre en toi.

Ne nous aime-tu pas ?

Le jeune St. PREUX.

Ah, dieux, si je vous aime !

(*Il court à sa mère.*)

Ma mère, réprimez une douleur extrême ;
D'un faux pressentiment abandonnez l'erreur.
Mon frère n'est pas mort . . . . .

Mme. de St. PREUX *revenant à elle.*

Mon fils ?

Le jeune ST. PREUX.

Il est vainqueur.

Mme. DE ST. PREUX.

Quoi ! le ciel à mes vœux, à ce point s'intéresse ?

Le jeune ST. PREUX.

N'en doutez pas : mon frère est dans la forteresse ;
Vainqueur & satisfait, il m'envoie en ces lieux,
Pour arrêter les pleurs qui coulent de vos yeux.
Ah ! pour lui désormais ils seraient un outrage,
Envain voudrais-je ici vous peindre son courage ;
Vous l'eussiez-vu, terrible au milieu des combats,
Braver le feu des tours & le fer des soldats :
Intrépide, mais froid, hardi sans imprudence,
Sa voix précipitait, suspendait la vaillance :
Qui l'eût vu comme moi, dans ce moment fatal,
De ces concitoyens l'eût pris pour général.
Lorsque sur des remparts que défendaient des traîtres,
Il a vu l'étendart qui nous en rendait maîtres.
Il m'a dit : un devoir, dont je dois m'acquitter,
« Dans l'enceinte du fort m'ordonne de rester.
» Toi, que rien n'y retient, vole vers notre mère ;
» Vas calmer ces frayeurs, & dis à notre père,
» De notre liberté les prodiges nouveaux :
» De nos concitoyens raconte les travaux :
» Apprends lui que ce fort, qui du haut de ses faîtes,
» Lançait, avec le fer, le trépas sur nos têtes,
» Qui d'un double fossé ceignait ses murs altiers,
» A, deux heures à peine, arrêté nos guerriers :

» Que nous sommes vainqueurs : que ces tours effrayantes
» Où le crime enterrait ses victimes vivantes ,
» Ces tours dont les échos , aux plaintes endurcis ,
» N'avaient long - temps rendu que des lugubres cris ;
» Du nom de liberté , par mille voix émues ,
» De leurs cachots profonds les portent jusqu'aux nues.

Mme. DE ST. PREUX.

Ainsi , le ciel permet qu'en des jours de douleurs ,
Qui vont voir tant de fils , tant de mères en pleurs ,
Exempte des chagrins dont leur cœur est la proie ,
Je puisse me livrer à la commune joie ;
Et , dans le nombre heureux de heros triomphans ,
Je puisse , sans regret , compter mes deux enfans !

JUSTINE.

Mon frère , quels soucis nous donnait ton absence !

Le Jeune ST. PREUX.

Ah pourrais - je jamais.....

FANNY.

De la reconnaissance ?
Tu ne nous en dois pas. C'est d'autres sentimens ,
Que nous voulons trouver dans tes embrassemens

M. DE ST. PREUX.

Mon fils l'étonnement , dont je reviens à peine ,
De l'admiration est la preuve certaine.
Oui , cet exploit fameux , digne de votre nom ,

S'il n'étoit déja fait, serait votre renom.
Peuple de l'univers, apprenez votre gloire
Que l'avenir surpris à peine osera croire ;
Mais gardez de penser que le peuple Français,
Qui des lois de l'homme ne s'écarta jamais,
Ait brisé par caprice un brillant esclavage,
Ou secoué par mode une tête volage.
Fidèle à ce pouvoir, qu'il chérit de tout temps,
Il respecte ses rois, sans servir ses tyrans.
Et toi prince chéri, qu'il reconnoît pour maître,
Ton cœur par des cruels fut égaré peut-être,
Ton cœur, né pour le bien, par l'erreur ébloui,
Crût long-temps, sans le faire, être guidé par lui.
Va ne crains pas l'effort d'un peuple magnanime ;
C'est pour toi qu'il combat ; c'est ton nom qui l'anime ;
D'un despotisme affreux, s'il rompt l'infâme loi,
C'est pour serrer les nœuds qui l'unissent à toi.
Mais ton frère, dis-moi, quel intérêt si tendre
Encor auprès de nous l'empêche de se rendre ?
Pourquoi ne pas voler avec toi dans nos bras ?

Le jeune St. PREUX.

Le devoir qu'il remplit ne vous surprendra pas.
Ce moment tarda trop à son impatience.
Mais sur tous ses secrets j'ai promis le silence.

Mme. DE St. PREUX.

Le silence envers nous mon fils ?

Le jeune St. PREUX.

Vous le voulez ?

M. de St. PREUX.

Oui s'ils peuvent pourtant nous être devoilez.

Le jeune St. PREUX.

Ils le peuvent, sans doute. Ah ! ce fils, qui vous aime,
N'a rien fait, qu'en son lieu, vous n'eussiez fait vous-même.
D'un généreux devoir vous ne rougirez pas.
Nous vous avons parlé de ces braves soldats,
Qui, rougissant de l'or que leur offraient des traîtres,
Dans des cœurs moins pervers ont cherché d'autres maîtres ?
Il veut avec l'un d'eux, dans de si beaux momens,
S'offrir, couvert de gloire à vos embrassemens.

M. de St. PREUX.

Avec quel doux transport j'apprends cette nouvelle !
Ma femme, s'il se peut, redoublons notre zèle,
L'un de nos défenseurs vient nous voir aujourd'hui.
Mais hélas ! qu'avons-nous qui soit digne de lui ?
Que dis-je ? Nous l'avons, va me chercher ce gage,
Dont jadis ma patrie honora mon courage :
Cette médaille d'or, trésor cher & sacré :
Je veux que par mes mains son sein en soit paré.
Autrefois, sans ma vie, on ne l'eût enlevée,
Mais elle doit orner celui qui l'a sauvée.

Le jeune St. PREUX.

Ah ! mon père !

M. DE ST. PREUX.

Mon fils, tu le veux bien, je crois?

Le jeune ST. PREUX.

Vous ignorez encore tout ce que je lui dois.
Apprenez que sans lui, le coup le plus funeste
Des jours de votre fils, allait trancher le reste.

Mme. DE ST. PREUX.

Il t'a sauvé le jour?

Le jeune ST. PREUX.

Oui, c'est à sa vertu;
Que vous devez un fils que le nombre eût vaincu.
Loin de nos compagnons j'égarais mon courage;
Je succombais, il vient, m'ouvre un large passage;
Me sauve; mais ne veut pour prix de sa valeur,
D'autre remerciement que celui de mon cœur,
Mon frère, qui le sait, m'offre son assistance,
Et se charge pour moi de ma reconnaissace.

M. DE ST. PREUX.

Ah! qu'il vienne jouir de nos remerciemens,
Des transports paternels de mes embrassemens!
Obéir à ses rois, ou servir sa patrie,
Pour tous deux à la fois sacrifier sa vie,
D'un guerrier, quel qu'il soit, c'est le simple devoir.
Mais pour un innocent, qu'on ne doit plus revoir,
S'exposer à la mort pour empêcher la sienne,

Voilà l'heureux effort d'une ame citoyenne ;
Voilà cette vertu transmise avec succès,
Des antiques Romains aux modernes Français.
Déchus dans leurs foyers, nous seuls pouvions les suivre !

Mme. de St. PREUX.

Nous ne les suivrons point, en nous, s'ils vont revivre,
Nous aurons des vertus qu'ils ne connaissaient pas.
Je crois déjà le voir, le serrer dans mes bras,
Ce soldat vertueux, lui parler de sa gloire,
Au nom d'un peuple entier célébrer sa victoire,
Et lui dire, en fixant ses regards attendris :
Nous vous devons beaucoup !.... Mais je vous dois mon fils.

M. de St. PREUX.

Peut-être il va venir. Sans tarder davantage,
De mes anciens travaux, vas me chercher le gage.
L'or n'en fait pas le prix ; s'il reçoit quelque éclat,
C'est lorsqu'il réfléchit les vertus du soldat.

Mme. de St. PREUX.

Je cours & je reviens aux attaches proscrites.
Je vais substituer les couleurs favorites,
Dont nos concitoyens ont orné leur chapeau.

M. de St. PREUX.

Oui. Ces belles couleurs le lui rendront plus beau.

(*Mme. de St. Preux, Justine & Fanny sortent*).

SCÈNE IV.

M. de St. PREUX. Le jeune St. PREUX.

M. de St. PREUX.

Mais, mon fils, apprend-moi quelle ardeur étonnante,
A guidé de vos pas, la marche triomphante ?
Quel citoyen heureux, s'élevant parmi vous,
Commanda votre fougue & dirigea vos coups ?
Quel chef vous découvrit ces armes enfermées,
Dont la ligue & la fronde en vain s'était armées,
Et dont plus justement votre bras s'est servi ?

Le jeune St. PREUX.

Aucun n'a commandé, mais tous ont obéi.
Tous pleins d'un même amour, qu'un même zèle anime ;
Suivaient les mouvemens d'une voix unanime,
Obéissaient sans peine à ce noble signal,
Et dans leurs cœurs unis trouvaient leur général.
Rappellez-vous ce jour où le bras d'un perfide
Commit sur un vieillard le plus noir parricide,
Et souilla lâchement, sans respect pour la loi,
Du sang de ses sujets les jardins de son roi.
C'est au Palais-Royal où parvint la nouvelle,
Qu'on vit de notre ardeur la première étincelle.
Il le faut avouer, ce sont eux ce matin,
Qui de l'hôtel de Mars nous ont dit le chemin ;

Qui

Qui concevant pour nous les plus tristes alarmes,
Ont pensé les premiers à nous donner des armes,
Et nous ont indiqué ces antiques amas
D'armes & de mousquets qu'on ne connaissait pas.

M. DE ST. PREUX.

Quoi ! jusques dans ces lieux, où la mollesse oisive
Passait en vains débats une vie inactive,
Où, la gazette en main, nos jeunes avocats
Croyaient du monde entier régler les potentats,
Tout s'enflame de gloire & de patriotisme !
Tout dépose à la fois l'orgueil & l'égoïsme !
Heureux qui de ce tems, fécond en changemens,
Peut peser à loisir les grands événemens !
Il ne vivrait qu'un jour, que ce jour sans nuage
Vaudrait un siècle entier perdu dans l'esclavage.
Mais ce camp d'étrangers, qui dans le champ de Mars,
Etalait à nos yeux ses nombreux étendards,
De quel œil a-t-il vu votre attaque soudaine ?
A-t-il fait résistance ?

Le jenne ST. PREUX.

Elle aurait été vaine.
Quatre mille soldats auraient-ils les moyens
D'arrêter dans leurs murs cent mille citoyens !

SCÈNE V.

M. DE ST. PREUX, LE JEUNE ST. PREUX, ST. PREUX, LE GRENADIER.

ST. PREUX.

ENTREZ, brave soldat; vous êtes chez mon père.

M. DE ST. PREUX.

Mon fils.... Je suis content. Généreux militaire,
Vous qui du nom Français relevez la splendeur,
Venez, que votre cœur soit pressé sur mon cœur.
Je ne puis point vers vous porter mes pas débiles,
Dès long-tems la douleur les rendit inutiles;
Lui seul, qu'un sort moins rude a soustrait à ses coups,
S'enflame à votre aspect & s'élance vers vous.

LE GRENADIER.

Ah! qu'il est doux pour moi d'obtenir le suffrage
De ceux qui de la guerre ont fait apprentissage,
Et qui, comptant pour peu ces titres glorieux,
Sur un simple soldat daignent jetter les yeux!

M. DE ST. PREUX.

Sur un simple soldat? & qu'est-ce qu'un grand homme?
C'est un soldat heureux que la gloire renomme:
Celui dont sa patrie a béni les travaux,

Pour n'être qu'un soldat, n'est pas moins un héros.

LE GRENADIER.

Je ne dois pas prétendre à cet honneur insigne.

M. DE ST. PREUX.

De louer vos vertus peut-être je suis indigne.
Soldat, ainsi que vous, dès mes plus jeunes ans;
J'ai servi, j'ai connu les héros de mon tems.
J'étais à Fontenoy quand le brave Maurice,
Des orgueilleux anglais terrassa l'injustice.
J'ai servi sous Chever, & les mêmes vaisseaux
Qui portèrent Suffren me portaient sur les eaux.
Pour tous vos compagnons que ma reconnaissance,
Des sentimens publics vous donne l'assurance;
Et souffrez qu'y mêlant des vœux particuliers,
Un père & ses enfans bénissent vos lauriers:
Sans vous la mort de l'un aurait forcé sa mère
A mouiller de ses pleurs les lauriers de son frère.

LE GRENADIER.

Il m'est bien doux de voir que mes concitoyens,
Du nœud qui nous unit, sentent tous les liens.
Trop long-tems entre nous une adresse coupable
Entretint du mépris le germe méprisable,
Et du bourgeois paisible éloignant les soldats;
De l'un l'autre en secret fomenta les débats.
Mais de la liberté le jour qui nous éclaire,
De nos longues erreurs vient frapper le mystère;
Le citoyen, par elle, à lui-même rendu,
Estime le soldat dont il est défendu;
Et le soldat, alors chargé de le défendre,

Voit la main qui la fait, & dont il doit dépendre.
De cet heureux accord, long-tems abandonné,
Sont partis tous les coups qui vous ont étonné.
Nul ne peut de ce jour se donner l'avantage ;
Et, quelque glorieux que soit votre suffrage,
Sur d'autres que sur moi vous devez le porter.
Mille au-dessus de moi doivent le mériter.
Ce que j'ai fait est peu. Mais, aurais-je la gloire,
De réunir en moi l'éclat de la victoire.
Si je peux y prétendre, il est dès-lors terni :
Le devoir d'un soldat n'est jamais trop rempli.
Quant à l'un de vos fils, je n'ai point connaissance,
De mériter de vous cette reconnaissance.
Il m'eût été bien cher ! Mais en guidant mes pas,
Le ciel à ce bonheur ne me réservait pas.

SAINT-PREUX.

Et pourquoi si long-tems, vouloir vous en défendre
Croyez-vous qu'à vos traits je puisse me méprendre ?
Pardonnez, mais enfin, c'est trop dissimuler,
Un secret que nos cœurs ne peuvent céler.
Ah ! vous le connaissez ; cessez de vous contraindre :
Votre cœur est trop grand pour être appris à feindre.
Vous pouvez sans faiblesse avouer un bienfait :
L'on ne rougit jamais du bien que l'on a fait.

Le jeune ST. PREUX.

Eh ! pourquoi voudriez-vous m'ôter la jouissance
D'étaler les transports de ma reconnaissance ?
Ce n'est point le desir de quelques jours de plus
Qui m'arrache des vœux que j'adresse aux vertus.

Si quelque sentiment me fait chérir la vie,
C'est dans l'espoir certain de servir ma patrie.

LE GRENADIER.

Sans doute, il est flateur que quelque heureux hazard
De nos concitoyens attire le regard;
Mais le plus beau présent qu'on fasse à la patrie,
D'un héros tel que vous, c'est de sauver la vie;
Mon cœur d'un tel exploit, aime à se voir louer:
Son bonheur est trop grand pour le désavouer.

Le jeune Saint-Preux tombe dans ses bras.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, Mme. DE ST. PREUX, JUSTINE, FANNY.

M. DE ST. PREUX.

MA femme, le voilà, ce brave militaire.
Il sauva votre fils.

Mme. DE ST. PREUX.

Mon cher enfant!

JUSTINE.

Mon frère,
Ah! dans quelle frayeur ton retard nous jetta!

FANNY.

Mamant te croyoit mort.

M. de St. PREUX.

Si ce qui m'arrêta
Vous étonna d'abord, soyez enfin contente.
Mon frère vit ; & moi, j'ai rempli son attente.
Ce jour sans ce héros était son jour mortel,
Et jamais.....

M. de St. PREUX *à un Grenadier.*

Pardonnez à l'amour maternel.
Devant vous vainement voudrais-je m'en défendre.
Approuvez ces transports. Ah ! comment vous apprendre
Les divers sentimens de mon cœur exalté ?
Les mots ne naissent pas avec la liberté.
De ma reconnaissance aucun d'eux n'est l'image.
Tous au-dessous du sens renferment leur langage :
Où trouver, en effet, des mots assez puissans
Qui peignent par leurs sons tout ce que je ressens ?
Rien ne peut l'exprimer, puisque rien ne l'égale.
D'un côté, les débris d'une chaîne infernale,
Dont les chaînons, chargés de la rouille des tems,
De nos pères à nous pesaient sur nos enfans.
Tout un peuple sauvé, la liberté naissante,
Mon fils, de qui, sans vous, la palme triomphante
Ne s'offrirait jamais à mes yeux attendris,
Que pour me rappeller la mort d'un autre fils !
Que de titres sacrés à l'estime publique !
Heureuse par ma voix que mon cœur vous l'explique

Et que ceux de mes fils, d'accord avec le mien,
Vous jurent. .....

LE GRENADIER.

Arretez. Vous ne me devez rien.
A qui sert son pays ses devoirs sont faciles.
Mes travaux sont payés, puisqu'ils vous sont utiles.
Que me resterait-il, à desirer de plus !
Je sauve la valeur pour la rendre aux vertus.

Mme. DE ST. PREUX.

Eh bien, que la valeur soit votre recompense.
Que ce gage sacré de la reconnoissance,
Dont jadis sa patrie honora mon époux,
Reprenne un nouveau lustre en passant jusqu'à vous.

LE GRENADIER.

A quelle épreuve, ô ciel ! mettez-vous ma faiblesse
Madame ? Ce présent qui me remplit d'ivresse,
Si j'osais l'accepter..... pardonnez je rougis...
Il serait un reproche aux yeux de mes amis.
Voudriez-vous qu'à leurs yeux étalant l'impudence,
Je trainasse avec moi leur éternelle offense ?
Et que, fier d'un orgueil que j'aurais dû cacher,
Je perdisse l'honneur en voulant l'afficher ?
Non, gardez un présent dont la vertu s'indigne :
Tant que je ne l'ai pas, l'on peut m'en croire digne.

M. DE ST. PREUX.

Rendez plus de justice à vos braves amis,

Allez ; ne croyez pas qu'aveuglés ou séduits
Ils trouvent dans ce gage une marque d'offense.
Sans doute on leur destine une autre recompense.
Envers ses défenseurs le peuple généreux,
Digne de lui, prépare un présent digne d'eux.
Les rangs eurent leur droits ; le ruban qui les pare
Du vulgaire ébloui, dès long-temps les sépare.
Mais ces vains ornemens fabriqués par l'amour
A ceux de la valeur doivent ceder un jour.
L'Espagne à la toison. Notre rivale altière,
L'Angleterre, a ses lords donne la jarretière.
La France à la faveur promet le Saint-Esprit.
Long-temps la tyrannie employa leur crédit.
Mais si du peuple enfin la volonté suprême
veut de sa liberté symboliser l'emblême,
Au lieu de tant de croix, s'il imprime un bonnet ;
Ce signe vaudra bien les croix que l'on donnait.
En voyant sur un sein couvert de broderies,
Eclater des Valois les saintes rêveries,
Briller des Espagnols la mistique toison,
Ou pendre le ruban des amans d'Albion,
On dira : c'est un grand. Mais si le sein robuste
De l'un de nos guerriers porte l'emblême auguste
Qu'aura donné le peuple, on reconnaîtra bien,
Que s'il n'est pas né noble, il vit bon citoyen.
Vous verrez vos amis parés du même gage ;
Ils n'auront pas sans vous un si bel avantage ;
Et rien n'empêchera que le même cordon
Alors à ce présent ne joigne un autre don.

SAINT-PREUX.

Ami, vous le voyez : une famille entière

Croit

Croit devoir esperer l'effet de sa prière.
D'un refus outrageant elle craint le mepris.
Peut-être à vos bienfaits elle offre un faible prix :
Mais il est beau souvent, quand le cœur le propose,
De savoir pour beaucoup recevoir peu de chose.

UN GRENADIER.

Allons, à vos discours je ne resiste plus.
Je ne merite pas ces gages superflus.....
Mais vous l'avez voulu..... j'accepte.

Mme. DE ST. PREUX.

Il faut encore
Souffrir, de ces rubans que ma main vous decore.
Ils portent des couleurs chères à nos guerriers.

M. DE ST. PREUX.

Mes enfans il est temps d'égayer vos lauriers,
Fanny met le couvert. Il me tarde d'apprendre
Ces assauts, ces exploits qui doivent me surprendre.
Mais je sens avant tout qu'il vous faut reposer..
Je vous écoute après.

Mme. DE ST. PREUX.

Au moment de poser
Ces rubans, je frémis... ah ! que le ciel propice..
Dieu ! que vois-je ? . . ma main touche une cicatrice !

UN GRENADIER.

Le fer d'un ennemi, que releva le mien,

Dirigé vers mon cœur, n'effleura que mon sein.
Mon mouchoir seulement enveloppait la playe
Qui *sans* doute a produit le sang qui vous effraye :
Ne le regrettez-pas, il coula pour l'honneur.

Mme. St. PREUX.

Le premier mouvement m'a glacé de frayeur.
Ah ! ce sang généreux répandu pour vos frères,
Rend à chacun de nous nos blessures plus chères.
Vous voulez vous montrer digne du nom Français ?

UN GRENADIER.

Puis-je faire en ce cas moins que ce que je fais ?
Oui, je le suis Français, & ce beau nom m'anime.
J'admire les vertus d'un peuple magnanime.
Je voudrais d'un Français atteindre le renom.
Mais toujours je me trouve au-dessous de mon nom.

M. DE St. PREUX.

Pouvez-vous le penser ! Soyez vaillant, sincère,
Du plus pauvre que vous, soulagez la misère,
Et vous serez Français, je vous reponds de vous.

UN GRENADIER.

J'accepte avec transport un présage si doux.

FANNY.

Voilà le couvert mis.

Mme. de St. PREUX.

Allons donc prenons place.

M. de St. PREUX.

Harné placez-vous-là.

un GRENADIER.

J'accepte cette grace.

Mme. de St. PREUX.

Moi, je vais me placer entre mes enfans.

M. de St. PREUX, *à table.*

Mes amis, remplissons vos loisirs triomphans.
Allons, brave guerrier, une vieille maxime
M'impose chaque jour ce devoir légitime :
A la santé du roi !

un GRENADIER.

Ce devoir m'est bien doux.
Vous prevenez mes vœux.

M. de St. PREUX.

Permettez qu'avec vous,
Je le remplisse aussi.

Le Jeune St. PREUX.

Je me joins à mon frère.

Mme. DE ST. PREUX.

J'unis à vos souhaits, les souhaits d'une mère
A ce roi citoyen !

JUSTINE.

Et moi maman ?

FANNY.

Et moi ?

M. DE ST. PREUX.

Allons, buvons donc tous à la santé du roi !

LE GRENADIER. (*Tous sont debout*).

Qu'un spectacle si doux aurait pour lui de charmes !
Dans mes yeux attendris, je sens couler mes larmes.
Grand roi ! des cœurs pervers, de lâches courtisans ?
Voudraient d'un joug chéri nous peindre impatiens ;
Nous offrir méprisant les pouvoirs les plus justes ;
Renversant sans respect les lois les plus augustes ;
Ils égarent ton cœur. C'est contre eux aujourd'hui
Que ton juste courroux doit chercher un appui.
Reviens de ton erreur ; vois ce peuple fidèle,
Brûlant pour lui d'amour, plein de crainte & de zèle
Vois le fier, mais soumis ; volage, mais constant,
Et vois dans ce transport, l'écho du sentiment !

(*On se rassied*).

M.' DE ST. PREUX.

Mes enfans, dans Paris encore tous en allarmes,
Citoyens & soldats, lorsque tout prend les armes
Sait-on qui du grand tont s'offre pour commendant!

Le Jeune ST. PSEUX.

Il s'en offre plusieurs, un riche négociant;
Des nobles, on ne sait sur qui le sort se jette:
Parmi les plus vaillans on nomme la Fayette.

M. DE SAINT-PREUX.

Quoi! ce jeune héros, dont le nom redouté,
Vit déjà dans des lieux où vit la liberté,
Qui joignant la prudence au feu de la jeunesse,
Scella de ses vertus ses titres de noblesse?

Le Jeune SAINT-PREUX.

Lui-même.

M. DE ST. PREUX.

Il est nommé puisqu'on parle de lui
A nos justes desseins, il manquait son appui.
Buvons à sa santé.

UN GRENADIER.

C'est de toute mon ame.

M. DE ST. PREUX.

Allons. Et vous aussi mes enfans vous & ma femme.

Il sera votre guide & nous défendra tous.

LE GRENADIER, (*Ils sont tous assis*).

Que ne peut-il jouir d'un spectacle si doux!

M. DE ST. PREUX.

Ne transpire-t-il rien du côté de Versailles?

SAINT-PREUX.

Toujours la méfiance entoure ses murailles.
D'armes & de soldats, le prince environné,
Est pressé d'ordonner, et n'a rien ordonné.
On le voudrait envain. Son conseil infaillible,
Son cœur, des conseillers rend l'effort impossible;
C'est lui seul qui vers nous le fait encore pencher,
Et fremir des malheurs qu'on voudrait vous cacher.
De nos représentans la fidèle assemblée
Les faits, les voit affreux, mais n'en est pas troublée.
Calme dans ses projets, & prête à tout braver,
C'est par des grands moyens qu'elle veut nous sauver.
Une vaine terreur n'abat point son audace.
Depuis deux jours entiers elle garde sa place.
Là dédaignant le crime & son perfide effort,
Elle attend, sans effroi, le salut ou la mort.
Déjà dans un décret authentique et suprême,
Dans des vœux solemnels, s'engageant elle-même,
Elle fit le serment qui l'unit à jamais.
Aujourd'hui, s'exprimant au nom des vrais Français,
Aux vertus du ministre exilé par l'orage,
De ses tristes regrets, elle adresse l'hommage;
De citoyens armés elle fait des soldats;

Des ministres présents éclairant tous les pas ;
Elle veut que de tout ils restent responsables ;
Les charge des malheurs dont ils sont seuls coupables
du déficit public sondant la profondeur,
Pour garant de la dette elle donne l'honneur,
La loyauté Francaise, et certaine sans doute
Qu'un complot ténébreux trame la banqueroute,
Déclare que ce nom, d'opprobre surchargé,
En quel mot spécieux qu'il puisse être changé,
Aux fastes des Français ne doit jamais paraître,
Que de le prononcer nul pouvoir n'est le maître,
Puisqu'enfin nul pouvoir, bien qu'il soit absolu,
Ne peut pas aux Français défendre la vertu.

M. DE ST. PREUX.

Ce décret solemnel d'une auguste assemblée
Va redonner l'espoir à la France troublée ;
De ses représentans peut-elle attendre moins ?
Ils ont tout son amour, elle aura tous leur soins.
Si ses malheurs sont grands, ses ressources sont grandesr

Le jeune ST. PREUX.

Puisqu'elle souscrivait à de folles demandes
Dont l'excédait jadis d'arbitraires abus,
Croyez-vous, aujourd'hui, qu'ils ne renaîtront-plus,
Que le patriotisme augmentant les ressources,
Ne fera pas par-tout ouvrir les grosses bourses ?
Vous verrez de ses dons regorger son trésor.
Dans nos temples sacrés que font ces armes d'or ?
Que font sur nos pasteurs ces ornemens frivoles ?
Allez, changez en pain ces massives étoles :

Nos prêtres autrefois, plus simplement vêtus ;
S'ils cherchaient à briller, c'était par leurs vertus ;
Substituons à l'or, des matières plus saintes.
Et vous, cherchez chez vous nos ressources éteintes ;
Riches, dans vos buffets par étages rangés,
Voyez l'argent qui manque & dont vous regorgés ;
Rendés à l'industrie un ressort nécessaire,
Et du luxe fondu faites du numéraire.

M. DE ST. PREUX.

Un si simple moyen si souvent proposé
Devrait à le remplir trouver tout disposé.
Mais chacun de son luxe aime trop les chimères.

Le jeune ST. PREUX.

Plus que le bien public leur seraient-elles chères ?

Mme. DE ST. PREUX.

Trop souvent.

JUSTINE.

Leur bijoux !

M. DE ST. PREUX.

Ce ne serait pas toi ?

JUSTINE.

Non, bien certainement.

SAINT-PREUX.

Et toi fanny.

FANNY.

FANNY.

Ni moi.

JUSTINE.

Je voudrais en avoir plus que je ne m'en trouve.
Mais si ma sœur le veut, & mon père l'approuve,
Mon cœur sera ravi de les offrir en don.

FANNY.

Ah, ma sœur, je le veux. Prends mon dez, mon crayon,
Mes boucles, ces bijoux enfantins & futiles,
Donnons-les, qu'on les change en des pièces utiles.
Ce n'est pas le crayon plus ou moins précieux,
Qui peut faire plus mal, si je veux faire mieux.

LE GRENADIER.

Si jeune, vous pourriez faire ce sacrifice?

FANNY.

Appellez-vous ainsi cet acte de justice?

LE GRENADIER.

Non. Si c'est sans regret que vous avez promis.

FANNY.

On ne regrette rien quand on sert son pays.

LE GRENADIER, (*à M. de St. Preux*).

Il doit être pour vous bien heureux d'être père!

M. de St. PREUX (*au Grenadier*).

Vous ne prenez plus rien.

LE GRENADIER.

C'en est assez.

M. de St. PREUX.

J'espere,
Que de tous vos exploits je vais être informé.
Vous me l'avez promis, & je serai charmé
D'apprendre quels moyens on a mis en usage,
Pour jusques dans ces tours se frayer un passage.

LE GRENADIER (*assis*).

Je crains de ces hauts-faits, de vous entretenir,
Mais vous l'avez voulu, je vais vous obéir.
Déjà depuis long-temps, un desir intrépide
Enflâmait nos soldats ; il se présente un guide.
C'étoit un citoyen, qui bouillant de courroux ;
Dans un honteux repos jusqu'à quand restez-vous,
Citoyens, nous dit-il ? on égorge vos frères.
Venez l'honneur le veut & les heures sont chères.
Il marche ; nous marchons ; une foule en fureur
Vient & suit avec nous les traces de l'honneur,
Tandis que nos chevaux, d'une marche penible,
Font rouler du canon la machine terrible.
La nouveauté, l'espoir, le tumulte, le bruit,
Croissent à chaque pas la troupe qui suit.
Nous arrivons au fort. Une juste vengeance

En ordonnait l'assaut, le crime la défense.
C'est-là, qu'on nous apprend cet excès de fureur,
Qui des plus noirs forfaits égale la noirceur.
Peut-être savez-vous cet attentat perfide ?

M. DE ST. PREUX.

Ce que j'en ai connu n'est qu'un récit rapide.
Il me ferait plaisir d'en être plus certain.

LE GRENADIER.

Dix de nos électeurs sont partis ce matin.
Pour découvrir le vrai des torts qu'on leur impute,
Aux officiers du fort, la ville les députe.
Ils marchent sans soupçons ; le peuple inconséquent
Les suit, sans soupçonner les pièges qu'on leur tend.
Arrivés près des murs, on leur ouvre les portes ;
On avait des soldats écarté les cohortes ;
Tout paraissait porter l'empreinte de la paix ;
Et tous de leur message admiraient le succès.
Cependant Delaunay que la fureur abuse,
Trop fier pour accorder, mais perdu s'il refuse,
Pour tout concilier trouve un moyen affreux :
Un crime lui parait être un secours heureux !
Il ordonne, & soudain un airain homicide
Vomit avec du fer un mêlange perfide.
L'éclair la précède, la mort même le suit,
Du sang de nos amis le rempart est enduit.
Chacun reste muet & frémit d'épouvante,
Suivant de l'œil le pont, dont la poutre mouvante
S'élève dans les airs, laisse un fossé profond :
Avec un fracas sourd l'écho répond au pont.

Le trépas les entoure, & pour dernier asyle,
On leur offre un tombeau dans ce noir domicile.

M. de St. PREUX.

Peut-on pousser plus loin l'oubli de la vertu !

LE GRENADIER *se levant.*

L'instant de la vengeance était enfin venu.
De braves citoyens une nombreuse escorte
Déjà du premier pont environne la porte.
Le cœur bouillant de rage, & la flamme à la main,
Ils veulent, jusqu'à lui, se frayer un chemin.
Le bithume brûlant, qui s'attache & dévore,
Est lancé sur le pont qui lui résiste encore ;
Il s'enflame & s'éteint ; les épais madriers,
Présentent trop de force à ses feux meurtriers :
Mais si, pour un moment la prudence s'égare,
Ce moment va presser l'assaut qui se prépare.
A de nouveaux moyens ils vont avoir recours,
Plus sûrs, mais moins aisés ; dangereux, mais plus courts.
Un jeune citoyen, d'un regard intrépide,
Mesure le fossé ; l'audace qui le guide
Lui fait compter pour peu de s'exposer aux coups,
S'il faut une victime, il veut l'être pour tous.
Il franchit l'intervalle, un coup fatal le frappe ;
Il tombe ; à ses amis un cri mortel échappe :
Tous courent le venger : le pont, en même tems,
Est par-tout assailli de mille combattans :
On l'emporte ; on l'abat ; on vole en foule :
Le fer pleut sur leurs têtes, à leurs pieds le plomb roule :

Le danger est affreux : le fort de toutes parts
Fait d'un feu meurtrier, pétiller ses remparts.

(*Il s'assied*).

Cependant la nouvelle, à grand bruit répandue,
Peint le péril plus grand à la ville éperdue.
Du plus prochain faubourg les braves habitans
Viennent d'un nombre altier croître les combattans.

(*Il se lève*).

Nous arrivons alors; nous nous faisons connaître,
Et tout, jusqu'auprès d'eux, sans obstacles pénètre.
C'est ici que l'assaut devint plus orageux.
Notre canon braqué par un bras courageux,
Pour prévenir encor une feinte inhumaine,
Du pont-levis baissé brise d'abord la chaîne.
Ensuite, dirigé sur les crénaux du fort,
Aux assiégés surpris, il reporte la mort.
De paille & de fumier des charrettes chargées,
Sont, par l'avis de tous, promptement arrangées,
On y porte le feu, qui sans flamme brûlant,
De fumée à leurs yeux porte un épais torrent.
Les coups que dans leurs mains la rage précipite,
Ne frappent que des lieux que notre troupe évite :
Par le mur des maisons nous étions abrités :
Tandis que le soldat, visant de tous côtés,
Alors qu'un canonier s'avance sur le faîte,
Eteint avec ses jours la mêche qu'il apprête.

(*Il s'assied*).

Malgré nos ennemis que tout trouble & confond,
Nous traversons la cour qui mène au second pont.

Ici le danger croît, on oppose avec rage ;
Force à force, fureur, & courage à courage.
Le bruit affreux du fer, qu'un sombre écho leur rend
Jusqu'au fond des cachots pénètre en murmurant.
Le citoyen blessé dont le sang encor coule,
Encourage à marcher un ami qui le foule.
Le rempart s'ébranlait. Dans ce moment fatal,
On vit d'un drapeau blanc paraître le signal.
Mais dès long-tems instruits aux finesses d'un traître,
Il n'obtint pas l'effet qu'il attendait peut-être.
Notre feu redoubla. Pour mieux nous effrayer,
Dans les fentes du pont, il offrit un papier.
On se presse à l'avoir. Une planche apportée,
Du rivage au rivage, est aussitôt jettée.
Mais le danger terrible à traverser ce pont,
Fait douter quelque tems, si nos amis l'auront.

(*Il se lève*)

Un brave se présente ; il vole à l'autre rive :
Un coup mortel l'atteint au moment qu'il arrive.
Un autre sans effroi, saisissant cet instant,
Prend sa place, & s'élance où le trépas l'attend.
Il marche, il est frappé ; son sang coule ; il succombe
Sur le premier cadavre, on l'apperçoit qu'il tombe.
Un autre.....

M. DE ST. PREUX.

Un autre, ô ciel !

UN GRENADIER.

Un autre vole après,

Sa valeur vous surprend?

M. DE ST. PREUX.

Non. C'était un Français.

UN GRENADIER.

Celui-ci, plus heureux, prend l'écrit & l'apporte.
On le lit; on frémit. Il était de la sorte;
Chacun de nous le vit, & peut le parcourir :
« Nous nous rendons. Tremblez, craignez de nous ai-
« grir,
« Du salpêtre enflamé vous connaissez la force?
« Nous en avons vingt mille; il ne faut qu'une amorce.
« Votre refus l'allume, alors vous pourrez voir,
« Qu'en vain, ce n'est pas nous qu'on met au déses-
« poir ».
De ce danger prochain la frivole menace,
Loin de l'intimider, enflâma notre audace.
Le plomb de toutes parts, volant avec fureur,
Ebranle des deux ponts la massive épaisseur,
Le feu naît plus ardent; de nouveau le sang coule;
Plus vivement frappé, le mur cède & s'écroule;
Les ponts, prêts à pancher, vont couvrir le fossé....
L'ennemi l'appréhende, & l'un d'eux est baissé.
Ignorant quel péril cette manœuvre couvre,
On demande à grands cris que l'autre porte s'ouvre.

(*Il se lève*).

Elle s'ouvre en effet. Les poutres se baissant,
Découvrent un séjour qu'on voit en frémissant.
Tout s'élance à la fois, & la troupe pressée,

Sur un bois trop étroit, trop vivement poussée ;
Dans des fossés profonds, tombant avec efforts
Par la fange étouffée eût rencontré la mort,
Si sur les bords du pont arrêtant sa furie,
Nos trop heureux guerriers n'eussent sauvé sa vie.
Enfin, l'on pénétra dans ce triste manoir.
S'il suivit quelques faits, je ne pus plus les voir.
Du gouverneur surpris le perfide courage,
Sur lui-même à l'instant portait toute sa rage ;
Il voulait qu'une mort conforme à son malheur,
Par une lâcheté nous prouvât sa valeur.
Mais mon bras, à propos suspendant sa furie,
Sans lui rendre l'honneur, lui conserva la vie..
Sans doute vous savez quel fut son triste sort ?
Entraîné par un peuple avide de sa mort.
Il en fut déchiré. Cet horrible supplice
Fut trop prompt, trop cruel, pour être une justice ;
Il méritait la mort. Mais ces barbares coups,
S'ils sont dignes de lui, sont indignes de nous.

(*Il s'assied*).

Ce fut dans ce moment, libre d'inquiétude,
Que chez vous, votre fils m'offrit la solitude,
Un repas sans façons, le plaisir de vous voir ;
J'acceptai. Le bonheur a passé mon espoir.

(*On lève la table*).

M. de St. PREUX.

Il est toujours pour nous. Que ces nobles merveilles,
Que ces hardis travaux, ont charmé mes oreilles !
Mais dites, ces cachots, où d'indolens abus
Retenaient dans l'oubli le vice & les vertus,

Quelle

Quelle main la première en fût briser les portes ?

SAINT-PREUX.

A peine dans le fort pénétra notre escorte,
Qu'un cri, jusques aux cieux, par mille voix porté,
Fit retentir ces murs du nom de liberté ;
Ce nom, par les échos porté de voûte en voûte,
Descend avec l'espoir dans le cœur qui l'écoute.
Un prisonnier, long-tems délaissé sans pitié,
Comprend à peine un mot qu'il avait oublié ;
Il entend le fracas. Son cœur fait au silence,
Eprouve un sentiment de joie & de souffrance :
Il est ému de crainte, il frissonne d'espoir ;
La porte s'ouvre..... Hélas ! quel objet se fait voir !
La vengeance, à ce point, peut-elle être inhumaine !
Un vieillard accablé sous le poids de sa chaîne,
Dont les bras défaillans, par la rouille rongés,
Portaient depuis trente ans des fers pour eux forgés.
Hâve, défiguré, ce végétant fantôme,
A peine en cet état portait les traits d'un homme,
Sans peine & sans plaisir il se vit déchaîner :
Sans prononcer un mot, il se vit emmener ;
Ses yeux, long-tems privés de leur vigueur première,
A force de clarté, perdirent la lumière.
Mais enfin, revenu de sa longue stupeur,
Et, voyant l'intérêt qu'inspirait son malheur,
Il nous dit tendrement & d'une voix éteinte :
« Mon roi vit-il encor ? Dites-moi-le sans feinte.
« J'ai souffert en son nom ; mais le nom de Louis
« Long-tems allégea seul mes maux & mes ennuis ».

M. DE ST. PREUX.

Voilà bien des Français la loyale constance !
Après trente ans passés d'angoisse & de souffrance,
Un Français voit le jour, & sans soucis pour soi,
Ses premiers sentimens se portent vers son roi.
O toi, prince royal & monarque honnête-homme,
Du trône citoyen où la France te nomme,
Louis ! sens-tu déjà l'excès de ton bonheur ?
De quelques courtisans le cercle séducteur,
Où bornait tes vertus un pouvoir arbitraire.
Vaut-il l'immensité d'un cercle populaire,
Que vont régénérer des loix dignes de toi :
Si le peuple est heureux, que doit-être le roi ?
Mais que dit ce vieillard ? Ce récit plein de charmes
Intéresse mon cœur.

SAINT-PREUX.

Il répandit des larmes
En apprenant la mort d'un prince bien-aimé ;
Et pour son successeur justement alarmé,
Il prononça ces vœux du profond de son ame :
Puisse-t-il, mieux instruit, vous gouverner sans blâme
Et fermer son oreille au venin empesté,
Qui du meilleur des rois égara la bonté.
Louis était né bon, mais facile à séduire,
Dans un chemin perfide il se laissa conduire ;
Je prévis ses malheurs . . . Et trente ans revolus,
J'ai pleuré des malheurs que j'avais trop prévus !
Puisse ce jeune roi, par un sort plus propice,

Nous, dit-il, mesurer sa force à sa justice.
Que ses jours soient benis ! & qu'un destin plus beau
D'autres pleurs que les miens arrose son tombeau.

Mme. DE ST. PREUX.

Cet exemple frappant doit, s'ils veulent l'entendre,
Porter aux cœurs des rois un sentiment plus tendre,
Qui perçant des flatteurs l'amas rampant & vain,
Eclaire leur erreur, & leur apprenne enfin,
Que les peuples, long-temps enveloppés d'entraves,
Pour être leurs sujets, ne sont pas leurs esclaves.

Le jeune ST. PREUX.

Le bruit d'un changement dès long-temps sans pareil,
Des peuples nos voisins hâtera le reveil ;
Ceux qui vantaient encor leur liberté factice,
Viendront prendre de nous des leçons de justice :
Et nos mœurs & nos goûts subjuguant l'univers,
Ne feront qu'un état de cent peuples divers.

M. DE ST. PREUX.

Eh bien ?

ST. PREUX.

Hors d'un séjour jadis rempli d'allarmes,
Nous sortîmes enfin. Tout était sous les armes.
Chacun gardait son rang. Les tristes prisonniers
suivaient d'un pas pensif les pas de nos guerriers.

Soumis à des vainqueurs irrités de leur feinte,
Leurs fronts d'un sombre effroi portaient la triste empreinte.
Tandis qu'à nos côtés ceux par nous delivrés,
Y font lire l'espoir dont ils sont enivrés.
On voit suivre du fort les dépouilles funestes.
Chacun veut s'honorer d'en porter quelques restes.
Des voiles bigarées, voltigeant par lambeaux,
Sont encore vénérées pour leur nom de drapeaux.
Chacun, fier de ce poids, d'une marche pesante,
Suit à pas orgueilleux la foule triomphante;
Et nos brillans drapeaux à ces drapeaux unis,
Rapprochent dans nos cœurs Henry IV, & Louis.
Nous venons à la ville, une énorme cohue
Remplissait tous les lieux, bouchait chaque avenue.
A peine eût-elle vu les défenseurs du fort,
Que ses cris redoublés demandèrent leur mort.
A ces cris, succédant un farouche silence,
On craignit vainement d'implorer leur clémence.
Cependant du milieu de ce peuple en fureur,
Une voix tout-à-coup s'éleve en leur faveur,
C'étoit un grenadier: près de lui tout s'amasse,
Il leur parle, on l'écoute..... & mille cris de grace
Sortent du sein ému de ce peuple inconstant.
Tout est libre... & bientôt... (*on entend le tocsin*).

Mme. DE ST. PREUX.

Dieu! qu'est-ce qu'on entend!
Ecoutez!

M. DE ST. PREUX.

Le tocsin !

JUSTINE.

Comme mon cœur palpite !

(*Madame de Saint-Preux court à la fenêtre*).

FANNY.

Maman où courez-vous ?

JUSTINE.

Quel effroi vous agite.

(*Justine & Fanny courent après elle*).

SAINT-PREUX.

Quelques nouveaux forfaits !

Le jeune ST. PREUX.

Ils seront donc punis !

Mme. DE ST. PREUX, *à la fenêtre.*

ah ! mes filles, nos maux sont loin d'être finis.

JUSTINE.

Le tocsin !

FANNY.

Le tocsin !

Mme. DE ST. PREUX.

C'est la cloche fatale.

Le Grenadier va à la porte, écoute, il entend le tambour, rentre & crie :

Amis ! entendez-vous ? on bat la générale.

SAINT-PREUX, & *le jeune* ST. PREUX.

Aux armes !

JUSTINE ET FANNY *accourant.*

Arretez !

M. DE ST. PREUX.

N'écoutez-pas leurs pleurs !

Mme. DE ST. PREUX (*accourant à son mari*).

Et Vous !

M. DE ST. PREUX.

Laissez. . . adieux ! je vous attends vainqueurs.

Les deux frères, Harné. Sortent en armes.

Armez-vous fiers tyrans, déployez votre rage ;
Aux piéges les plus noirs exposez leur courage ;
Inventez, s'il se peut, encore d'autres moyens,
Esclaves, pouvez-vous vaincre des citoyens !

F I N.

Lu & approuvé pour la représentation, le 14 Juin 1790.

SUARD.